



Gisèle et moi allons vous parler du rêve. Nous avons pris des engagements un peu inconsidérés et nous nous sommes retrouvées toutes les deux : par quel bout commencer ? Nous avons évoqué nos expériences de rêves réciproques en se demandant par quelle méthode les prendre, avec l'idée de ne pas faire de la psychanalyse, de l'interprétation.

Notre échantillonnage allait des *rêves gris*, rêves quelconques, banaux, un peu ennuyeux et ordinaires du genre : rêver que l'on boit si on a soif ; ou rêver que l'on fait une tâche ennuyeuse prévue pour le lendemain matin ; ou s'offrir en rêve un plaisir que la veille avait exclu.

L'autre versant de cet échantillonnage de rêves que l'on commençait à partager, on l'a appelé : *les grands rêves*. C'est surtout Gisèle qui en parlera. Ce mot de grand avait surtout une connotation très subjective : des rêves qui ont un impact violent, qui demeurent, qui mobilisent, des rêves qui font quelque chose. Et en bavardant d'une manière informelle, on s'est aperçu que l'on était déjà en train d'opérer une sélection de nos expériences et dans nos récits ; de dire : on va parler de tel rêve parce que. On va parler de tel rêve en raison de. Et l'on finissait toujours par trouver que *le rêve, c'était politique, infiniment politique*. Alors nous avons essayé de le dire autrement et faute de trouver d'autres mots, j'ai tenté, pour ma part, une *démonstration*.

Ce premier décalage, cette opération sélective (les rêves gris-les grands rêves) vectorisait quelque chose par rapport à l'orthodoxie freudienne. Et cela m'apportait beaucoup parce qu'on introduisait une sorte de *restriction à la libre association qui, à mon avis, n'a de libre que le temps ou l'espace où elle n'achoppe pas encore sur un corpus théorique ou idéologique*. Mais il vous faudra faire preuve de tolérance car, malgré nos bonnes intentions, nous avons quand même beaucoup utilisé la libre association.

Nous cessions donc de référer exclusivement le rêve au rêveur et le rêve au sujet. Et nous avons un petit peu forcé là-dessus par la suite. Nous nous sommes dit : *nous allons faire du hors sujet*. Gisèle, donc, va parler de grands rêves et moi de rêves qui seraient plutôt à l'autre bout de l'éventail, rêves gris. Je n'ai pas seulement retenu pour critère de sélection la banalité du rêve. Mais d'une part ce sera *une série* de rêves, six ou sept. Et d'autre part, ce seront des *rêves circonstanciés* (non par rapport à la rêveuse, mais ce seront des rêves de circonstances).

Donc ces trois décalages que je viens de signaler par rapport à l'abord habituel des rêves sont des décalages minimum que nous avons juste esquissés parce que perçus dans la foulée du travail qui était déjà engagé. Ils mériteraient à mon avis d'être cultivés, forcés, approfondis à l'avenir. On pourrait imaginer de collectionner des rêves hors sujet, des rêves résolutifs, de femmes, de voyages, des cauchemars, des rêves politiques. Un jour, au groupe du 125, on s'était dit : les rêves du 10 mai 81 ? La liste reste ouverte aux goûts et aux vices de chacun.

Aux trois décalages qui étaient pour rappel : la substitution de sélection et de vectorisation volontaires à l'association libre et l'abandon de la référence exclusive au sujet, j'ajouterai que l'on propose la formule « il y a du rêve » à la place de « j'ai rêvé que » ou « j'ai rêvé à ».

Mon hypothèse de départ quand, il y a plus d'un an, j'avais dit « je voudrais bien qu'on parle du rêve », c'est cette interrogation initiale : « *Mais quelle peut bien être l'utilité du rêve ?* », on pourrait peut-être dire sa valeur d'usage si le terme n'était pas déjà connoté par ailleurs. À quoi ça peut servir ? Quelle est sa fonction. Quelle est sa positivité ? Un questionnement d'opposition, en quelque sorte, au champ et aux principes psychanalytiques qui affirment que le rêve ça veut dire, que le rêve ça représente, ça signifie, ça cache ou ça révèle et c'est quelque chose qui s'interprète.

Donc je vais m'attaquer non pas tant à l'interprétation même s'il faut traverser cette zone-là et ce champ-là qu'aux *effets du rêve*. Je proposerai deux entrées : la première va être l'étude d'un de ces effets (il y en a de multiples !) que je peux formuler ainsi : « le rêve sert à rêver. » Et la deuxième touche plus au comment de ces effets du rêve : « comment un rêve est-il efficient ? » Je vais appeler cela de manière un peu indéterminée pour le moment des *seuils de pertinence*, soit des *seuils d'efficience* ou des *seuils d'effectuation*, ce n'est pas tout à fait la même chose, mais je ne vais pas détailler ce soir.

D'autres thèmes m'apparaîtraient intéressants à traiter mais je n'ai pas eu le temps du tout de les aborder et je les dis pour mémoire il faudrait reparler un jour du temps dans le processus du rêve et réévaluer la notion de transfert qui, dans l'état actuel, me paraît un concept à usage très occlusif, voire concentrationnaire.

Donc j'affirmais : le rêve sert à rêver. Lorsque avec Gisèle on a commencé à se demander : le rêve, ça sert à quoi, ça a fusé, l'on s'est dit des dizaines de choses. Des gens disent : le rêve, ça réveille. Freud disait : le rêve, ça sert à maintenir le sommeil. C'est très contesté aujourd'hui. Il y a des effets de mémoire, on se réveille en disant : j'ai rêvé de et l'on peut faire un récit du rêve. Et il y a l'inverse, l'oubli : je suis sûre que j'ai rêvé mais je suis incapable de dire de quoi. Il y a des effets que j'ai appelés de « comme si » : c'est l'impression que le scénario du rêve, que les images, les personnages ont réellement été vécus. On se réveille, on ne sait plus très bien où on en est, si ça s'est passé, si ça ne s'est pas passé ; on est angoissé, réjoui, on est imprégné d'émotions, d'images, de sensations, etc. Ou à l'inverse, l'impression de certitude que c'était vraiment un rêve, un autre monde, une autre scène.

Gisèle était partie, elle, dans la direction : le rêve sert à créer. Elle en parlera un peu différemment et plus longuement tout à l'heure : créer, communiquer, c'était son impression première.

L'usage privilégié que je fais, moi, des rêves, c'est un usage de déresponsabilisation. Je trouve que quand on a rêvé, ce n'est pas de notre faute. Cela me donne un certain culot, un peu d'audace : entre autres, cela m'a donné l'audace d'engager un travail d'écriture sur le rêve qui me permet de vous parler ce soir.

J'ai donc choisi de développer un constat qui s'est imposé à moi pendant ce travail. D'effets statistiques à force de répétitions et de hasards étranges. J'avais à travailler une masse de rêves (une centaine) de huit mois environ, rêves circonstanciés de la période de ma première grossesse. Et quand j'ai relu ces rêves qui étaient vieux de 5, 6 ans, j'ai eu l'impression qu'il y avait une ligne tout à fait cohérente, logique qui se dégagait des récits que j'avais notés. Et cette ligne, je me suis dit : c'est autour de la paternité. J'ai très vite déchanté d'ailleurs mais c'est un peu cela qui m'a retenue à une relecture. C'était évidemment faux, parce que c'était un thème qui me préoccupait à l'époque, alors... Mon projet était de ne pas faire de psychanalyse, d'interprétation, et j'ai eu comme recours, ou comme échappatoire, une espèce d'arbitraire : écrire à partir de ce qui me fait plaisir ou plutôt de ce qui est possible. C'est un peu différent de l'association libre. D'où un développement tout à fait justifié, tout à fait cancéreux de certaines données de ces rêves, en laissant complètement tomber les autres qui avaient autant de mérite.

Puis, après beaucoup d'hésitations méthodologiques, je me suis décidée à travailler non plus sur le récit du rêve mais sur les inductions que j'avais notées – le récit du rêve – et ce que j'appellerai le suivi, c'est-à-dire les associations premières qui viennent comme cela au réveil. Non pas les associations analytiques, mais les premières idées, qui quand on sait qu'on a rêvé, vous tournent dans la tête.

Le constat qui s'est imposé à moi quand j'ai commencé à écrire, c'est d'abord que cela n'avait rien à voir avec mon idée première, avec la paternité, en tout cas pas au sens sociologique, historique, psychanalytique ou idéologique. À ce moment-là j'employais le vocable « paterniser ». C'était la paternité peut-être au sens très politique du terme, mais pas au sens où on l'emploie

habituellement. Cela, n'est pas très important pour nous. Ce qui est plus important, c'est le deuxième constat : si l'on se met à travailler ainsi sur des rêves en série et non plus sur des rêves isolés – c'est là que j'ai fait retour aux inductions – on peut affirmer et j'espère que je vais pouvoir en faire la démonstration, que le rêve sert à rêver. C'est-à-dire que cet espèce de bloc, cette induction – rêve – et suivi immédiat, ou une part quelconque de ce bloc, un morceau d'induction, une image du rêve ou une idée qui a suivi immédiatement après, conditionne, sélectionne, induit les inductions qui vont provoquer les figurations des rêves à venir.

Donc j'ai six rêves à vous proposer. Je vais vous en donner le récit. À part le premier rêve que je vais conter et qui est un rêve ayant un impact affectif important (il m'avait émotionnellement beaucoup bouleversée au réveil, une sensation qui m'est restée pendant des mois), tous les autres sont des rêves extrêmement banaux, dont je n'avais rien à dire. Pour les situer, parce que cela va courir sur 10-15 jours un peu tout au long de ces rêves, c'était la fin du mois d'août, en pleines vacances, je rentrais à Paris, j'allais reprendre le travail, j'étais enceinte de quatre mois environ.

Premier rêve :

Je m'aperçois que je souffre d'une écharde de bois implantée dans le gros orteil gauche. Je m'apprête à la retirer avec une pince à épiler et découvre qu'il s'agit en fait d'un cœur de coquelicot desséché dans mon doigt de pied. Je perçois très bien les alvéoles vides qui ont contenu les graines. Je retire ce corps étranger de l'orteil mais c'est la moitié de l'orteil qui part avec en laissant une cavité creuse qui est due à l'infection qui a détruit tout l'intérieur et l'intérieur du gros orteil est tapissé d'écailles de conifères que je reconnais comme du cèdre du Liban. Je suis sur une espèce de pont métallique très haut, genre tour Eiffel, et je dois aller prendre un bain de pied pour me soigner dans un petit bol en grès qui contient de l'eau. Mais j'en suis sans cesse empêchée à de multiples reprises. Je réussis enfin à me tremper le pied dans l'eau. L'eau du bol se trouble et ça m'inquiète énormément.

Deuxième rêve :

Je suis dans la rue avec un achat que je viens de faire, qui est très encombrant : c'est un service à verres, verres-pichet en gros verre avec des bulles d'air dedans, qui est posé sur un chariot de fer forgé comme dans les halls de gare les chariots métalliques. L'achat est enveloppé dans un papier kraft de façon très sommaire. Par l'ouverture je m'aperçois que le service comprend un verre jaune et que je n'ai pas voulu du tout acheter cela. J'en suis très mécontente. Je retourne au magasin. Je me plains de l'erreur par rapport à ma commande initiale. Je demandais paraît-il dans le rêve des verres bleu, vert et brun. Et je parle avec beaucoup d'assurance, beaucoup de véhémence car, soit l'attente qui m'a été imposée, soit l'importance de ma commande, j'estime que j'ai le droit d'être exigeante et d'exiger un échange.

Troisième rêve :

Je suis dans le village où j'ai été élevée étant petite fille. Je suis assise sur une marche de la maison de ma grand-mère pour remplir un dossier de sécurité sociale. C'est un peu ennuyeux et je parle toute seule en disant : « l'administration c'est compliqué » et ma grand mère me demande un peu comme pour m'aider « quel âge avais-tu quand ta mère a rempli ton dossier de bourse pour rentrer au lycée ? ». Et à ces mots, mon père qui était là aussi dans le rêve entre dans une colère effroyable, hurle, frappe sur la table, fait les cent pas dans la cour, en répétant sans arrêt avec une grande violence une espèce de phrase qui est : « il faut bien que je me défende ! » Il y a dans mon rêve parmi les dossiers à remplir une série de ronds de carton dur, de la taille à peu près d'un pion de jeu de dames. C'est cela qui constitue le dossier de sécurité sociale.

Quatrième rêve :

(Il correspondra à la fin des vacances, à mon entrée au travail). Je suis en classe à l'école primaire de mon village. Il y a un problème de nourriture avec une jeune élève qui est la plus jeune fille de Mr. Dupont (c'est un monsieur dont je vous reparlerai). Je ne sais plus dans le rêve si elle a refusé de manger son repas à la cantine ou chez elle, toujours est-il que la famille au grand complet arrive pour conter à l'institutrice l'insolence de la gamine, l'installe sur une table avec son repas froid et la maîtresse est chargée de la forcer à manger et elle se prête à ce jeu, etc. Je suis scandalisée par la scène : cette fille qui pleure devant la nourriture froide et qu'on force à manger sous la contrainte.

Cinquième rêve

Je l'ai pratiquement oublié. Il me reste au réveil une image de deux barques sur un très large fleuve, avec accroché à l'arrière des barques un sac de nylon contenant des poissons argentés, et dans l'eau des bars, des daurades, tout plein de poissons. Tout est en reflets métallisé argent, les reflets de l'eau, etc. Les barques se mettent à tourner sur elles-mêmes à une vitesse vertigineuse et ce mouvement dans le rêve est un symbole de jouissance et de victoire.

Sixième rêve :

La scène se passe à l'entrée de l'appartement de mes parents, mon appartement d'enfance donc. Cela c'est ce que je sais dans le rêve mais les images que je vois sont celles de la sortie d'un hôpital de jour où je travaillais à l'époque, au Nord de Paris, un hôpital de jour pour enfants. Il fait très beau, l'humeur est très joyeuse, tout le monde est content. La plupart des gens, adultes et enfants sont arrêtés là, bloquent un peu la porte. Conversations, plaisanteries, on bavarde. Il y a eu visite dans cet hôpital d'une ancienne directrice qui est partie quelques mois ou années avant, elle est venue comme ça pour nous dire bonjour et entre autres choses il est question de ma grossesse. Je me tourne donc vers elle que je n'ai pas vue depuis des mois et je lui dis « vous êtes au courant ? », elle me dit oui d'un air entendu et j'estime qu'il n'y a pas à en dire plus, et à ce moment-là deux enfants se mettent à agresser une collègue, crachent sur sa jupe, tapent, et elle ne réagit pas du tout. Je m'étonne de son calme et je me dis que je n'en supporterais pas le dixième. L'agressivité des enfants redouble. Un petit garçon qui s'appelle Barthélémy prend une baguette de bois, se met à frapper tout le monde, les adultes essaient de s'interposer. Il saisit une collègue aux poignets et s'ensuit une extraordinaire bagarre : trente personnes en train de se battre dans la cour. Une collègue qu'on appellera Judith est tombée au sol et paraît souffrir énormément des poignets. Ils sont blancs comme si le sang ne circulait plus. Elle reste de longues minutes plaquée la face contre terre et semble souffrir beaucoup, puis un sanglot la secoue. Un éducateur intervient. Appelons le Constant. Il dit d'un ton impératif « Ne pleurez pas ! » J'approuve son intervention et le Barthélémy continue à s'exciter beaucoup en disant « je fais ce que je veux, on n'a rien à me dire. »

Dernier rêve :

Je suis sur une route qui mène de l'endroit où j'habitais étant enfant, du bourg à un village des environs et je suis avec un groupe d'enfants et un adulte. Ce n'est pas très précis. C'est un peu genre promenade d'enfants comme on peut en faire dans les établissements d'enfants. Les enfants marchent sur une petite murette avec un grillage devant un jardin, devant un pavillon, et moi je bavarde avec l'adulte qui m'accompagne (il reste complètement non-identifié) et notre conversation se déroule sur le thème « se faire élire maire ».

Je voudrais reprendre ces rêves un par un, et voir à partir des récits, que je vous ai faits, des inductions que je vais vous rapporter, et des premières associations qui vont suivre, comment tout cela s'enchaîne.

Premier rêve : c'est le rêve de l'orteil malade. Je vais vous raconter un peu dans les jours précédents les éléments qui ont pu composer ce rêve. J'avais dîné la veille avec un copain, A. qui rentrait du Chili. A. c'est aussi le prénom d'un de mes grands oncles, ce qui va fonctionner. Ce grand oncle était conseiller municipal et avait fait la guerre quelque part dans notre empire colonial, en Cochinchine ou au Tonkin. C'est donc un des éléments inducteurs.

Le mal aux orteils. Je partageais à l'époque mon appartement avec un copain qui avait réellement mal aux orteils, un petit mal blanc qui commençait à se dessiner au coin de l'ongle, et je l'avais menacé, s'il ne se soignait pas, en lui disant que cela allait s'infecter, qu'on allait lui couper l'orteil, le pied, la jambe. Je pense que c'est aussi un des éléments qui a induit le rêve.

J'étais enceinte de quatre mois, l'enfant commença à bouger les jours précédents et j'avais lu la veille dans *Le Monde des spectacles* un article sur Pinocchio qui sortait à Paris et, à la lecture de cet article je m'étais dit : Tiens, à la rentrée, j'ai envie de reprendre un atelier que j'avais fait avec des enfants et qui m'avait beaucoup intéressée. C'était un atelier histoires et avec Pinocchio, pensais-je, cette marionnette qui s'anime, ce serait une bonne manière de reprendre cet atelier.

Et puis je rentrais d'Angleterre. J'étais allée quelques jours à Londres pour retrouver une amie qui était en stage de thérapie familiale. Un week-end, nous avons pique-niqué dans un parc où il y avait beaucoup de cèdres du Liban. Avec A. j'avais entre autres évoqué ces arbres.

Là dessus le rêve arrive pendant la nuit. Maintenant les associations. Le cèdre du Liban me renvoie à un cèdre du Liban qui se trouvait au musée des beaux-arts de Tours. C'est un des plus beaux arbres que l'on possède en France, un des buts de promenade des touristes. Et dans ce musée j'avais deux autres intérêts : un éléphant empaillé. C'est un éléphant qui, il y a très longtemps, est devenu fou. Il y avait un cirque à Tours et puis l'éléphant est devenu fou, il a commencé à tout casser, on a été obligé de l'abattre, il est maintenant dans un vieux hangar et les petits enfants aiment bien le dimanche aller voir l'éléphant empaillé. Et moi j'ai un autre éléphant dans ma vie qui est celui que le grand oncle A. a ramené des colonies, un petit éléphant en ébène qui traîne dans un fond de tiroir.

Le plus important, c'est l'atelier histoires que j'avais envie de reprendre à partir de Pinocchio. Alors je vais vous raconter l'histoire de l'atelier histoires, son avant et son après. Il faut imaginer un petit hôpital de jour pour enfants psychotiques à Paris, à petits effectifs, cinq à sept éducateurs et trente gosses et cela se passe tout à fait au début de mon travail. Là j'avais en charge avec une autre éducatrice douze enfants et puis est arrivé un stagiaire, très dynamique, barbu, gauchiste. Très vite au bout de deux, trois jours il nous dit : Ah j'ai bien compris, les enfants veulent savoir comment on fait les enfants, ils me l'ont demandé et puis si l'on interprète un peu... Il faut faire des ateliers pédagogiques, on va leur expliquer comment on fait les enfants. Moi, je n'étais pas très d'accord, mais c'était un garçon très sympa, on avait des alliances compliquées passées ensemble et je dis : oui, oui, tu as raison. Il organise tout. On fait une réunion pour dire aux enfants que l'on va les diviser en trois groupes, en prendre chacun quatre... mais il y a quatre bambins qui disent : nous on ne veut pas ! Ça m'arrangeait bien, je dis : bon, moi je prends ce groupe-là. Cela c'est très vieux, ça remonte à 6 ans avant le rêve. Nous manquions de locaux, je me mets dans un couloir avec une table et quatre chaises et je demande aux enfants ce qu'ils veulent faire. Nous avons deux mois devant nous. Nous commençons à discuter et un gamin dit qu'il veut savoir quand on plante des graines, ce que ça fait ! Très bien ! on va faire du jardinage, de la culture et tout. On a donc planté des haricots, découpé de catalogues de grainetiers, planté des lentilles, puis on a regardé comment ça poussait. On a parlé de l'eau, du soleil, du ciel, du jour et

de la nuit, et cet atelier est devenu un véritable atelier de philosophie. Les enfants se sont mis à demander comment la terre tournait, qu'est-ce que c'était que la vie, la mort. Pendant deux mois, c'était une sorte de discussion autour du cosmos, de la naissance, de la mort, des animaux, des végétaux, de comment l'homme était apparu sur la terre. J'en ai gardé un souvenir ébloui.

Alors Pinocchio, on peut l'utiliser avec la question : comment on fait les enfants ?

L'année suivante, quand on a commencé à faire un programme et dire chacun ce que l'on avait envie de faire, j'ai voulu reprendre et j'ai fait deux choses : un atelier histoires et un atelier d'apprentissage du temps. J'étais fascinée par la manière dont les enfants s'intéressaient à la lune, au soleil... et j'ai donc fait un atelier pédagogique pour travailler le temps avec les enfants. Cet atelier marche pendant un an et la psychologue de l'établissement me dit un jour : Vous ne voudriez pas faire un atelier temps mais avec des enfants non scolarisés ? Je suis O.K. et l'on commence à voir comment cela pouvait se faire et la formule qu'on retient, c'est un atelier-circonstances (ou atelier qu'est-ce qui t'arrive ? ou atelier événement) où je vais travailler avec les enfants sur les événements qui leur arrivent et qui leur font quelque chose. C'est un atelier qui a fonctionné pendant un an officiellement, quelques semaines en réalité. L'hôpital évoluant entre temps, c'est un atelier qui avait une entrée libre, c'est-à-dire ne venaient que les enfants qui avaient quelque chose à raconter. Il t'est arrivé quoi ? Tu viens le dire, en parler et puis on va voir ce qu'on va en faire. C'était presque un groupe de parole.

Et puis cet atelier, au bout de quelques semaines, ça a été un vrai cauchemar : les enfants qui sont venus ont commencé à raconter leurs expériences sexuelles, à apporter le portefeuille qu'ils avaient piqué à l'éducateur d'à côté pour ne pas qu'on le trouve, à demander d'où venait l'argent de l'hôpital, pourquoi ils n'avaient pas les clefs du portail, pourquoi ils étaient là parce que l'autre était plus fou et pas eux. Ils ne voulaient pas aller à des ateliers, alors je convoquais les éducateurs en disant « elle ne va pas aller à ton atelier ». – « t'es pas un juge de paix ! » Enfin ça a très mal tourné au bout de quelques semaines, je ne savais plus par quel bout prendre les choses. On approchait de Noël, j'ai tout arrêté, j'ai dit : on prépare la fête de Noël. Je ne pouvais vraiment plus faire face à ce qui arrivait là. On s'est donc mis à préparer la fête de Noël et puis on a fini l'année en fêtant les anniversaires, les départs de stagiaires. J'ai fait des charlottes au chocolat, des tartes aux pommes, plus question de l'atelier circonstances mais de l'atelier fête. J'étais très malheureuse là.

L'année suivante, toujours dans cette lignée-là, je reprends l'atelier histoires et plus ou moins intéressée par le temps, la formule que je propose, mais cette fois d'autorité, sans en parler aux enfants ni aux adultes, c'est un atelier à partir de l'histoire d'*Alice au pays des merveilles*, qui me semble recouvrir beaucoup de ce qui s'était passé là. Il faut quand même dire le plus rapidement possible et avec beaucoup de pudeur qu'*Alice au pays des merveilles* avait à voir avec une grande histoire d'amour pour moi. Une histoire dont je vais vous raconter simplement un rêve qui l'a sanctionné : dans ce rêve j'étais une bouteille, la tête en bas, les pieds en haut comme quand on fait le poirier, les jambes en forme de goulot, et le monsieur pour qui battait mon cœur était un verre à liqueur plein d'eau-de-vie qui me remplissait. Voilà. On peut dire que là ça s'est terminé et qu'Alice renvoie à un rêve d'eau-de-vie. L'eau-de-vie ayant elle-même à voir avec d'autres histoires, entre autres, devenir analyste, et dans ma propre psychanalyse à un fantasme de « comment on fait les enfants ». Je ne vais pas tout vous détailler mais juste vous montrer comment c'était une plaque tournante. J'ai raconté en analyse qu'on faisait les enfants en mettant des cerises à l'eau-de-vie puisque ma grand mère faisait des cerises et mon père de l'eau-de-vie... L'eau-de-vie fonctionne dans deux autres directions : devenir analyste et les fleurs de pécher. Toujours dans cet hôpital, j'avais une collègue qui un jour où je partais en week-end me dit : Tu vas en Touraine, rapporte moi donc des feuilles de pécher parce que j'en fais de la liqueur. Je lui réponds : O.K., je te rapporte des feuilles de pécher mais tu me donnes la recette. Puis, en rentrant, sur cette foulée-là, je rêve que je suis dans une vigne en Touraine et que je fauche avec une

grande faux comme on en avait autrefois, les pêcheurs, tous les pêcheurs ! Alors j'ai commencé à accuser mon analyste de me faucher, j'ai beaucoup parlé sur les pêcheurs, et puis je me suis dit : l'analyse a pris un virage, D'accord ! vous continuez à me faucher mais vous me donnez la recette. C'est en cela que je dis que les feuilles de pêcher ont à voir avec mon devenir analyste. On peut s'arrêter là pour ce rêve.

Deuxième rêve : Le rêve suivant, c'est le rêve cul de sac. Je ne vais rien vous en dire. À mon avis, il est une impasse sur la bouteille, l'eau-de-vie, le verre, etc.

Troisième rêve : C'est le rêve de dossier de sécurité sociale. dossier de bourse, colère de mon père.

Les éléments inducteurs, c'est que dans la réalité j'avais à refaire toute ma déclaration de grossesse, parce que on l'avait fait au nom du père de l'enfant et comme on ne cohabitait pas ensemble l'administration n'en voulait pas, il fallait tout recommencer à mon nom, je me retrouvais mère célibataire.

Quand même il y a un petit rapport avec A. Quand je l'avais vu trois jours avant, on avait parlé un peu de tout et je lui avais dit que j'allais déménager, habiter le xxe toute seule et il m'avait dit : ce n'est pas sérieux d'habiter toute seule, tu vas accoucher, tu ne vas pas avoir le téléphone, je viens mettre ma tente devant ta porte parce qu'il faut qu'il y ait quelqu'un qui veille sur toi ! Déjà là avec la sécurité et la non-cohabitation, on peut dire qu'un élément inducteur est venu d'autres éléments inducteurs ou qu'ils se sont conjugués.

Avec cette histoire de sécurité sociale, je me retrouvais donc mère célibataire, quelque chose qui a à voir avec les régimes spéciaux et dans mon enfance, étant fille de vigneron, on avait aussi des régimes spéciaux, c'est-à-dire que ce n'était pas la sécurité sociale du régime général, pas les allocations familiales du régime général ni les allocations prénatales, rien ne marchait comme pour les autres – ce qui mettait ma mère en général fort en colère. Un jour, elle demande à l'institutrice si je ne pouvais pas avoir un dossier de bourse pour entrer en sixième. On lui répond : Mais madame, les filles d'agriculteurs, ça ne peut pas avoir une bourse. Et puis comme ça en bavardant avec des voisins, en prenant des renseignements, elle s'aperçoit que tous les enfants des environs qui sont au lycée ont une bourse pour faire leurs études. Donc elle retourne voir l'institutrice qui lui explique qu'elle ne peut pas perdre toutes ses bonnes élèves parce que sinon qui va-t-elle présenter au Certificat d'études ! Là-dessus on fait un dossier de bourse et je finis par entrer en internat, un petit peu tard, au lycée du coin. L'internat ayant à voir avec une expérience plus ancienne qui est les colonies de vacances, pas les mêmes que celles du grand oncle, mais les colonies. Pour ce rêve, on s'arrête là, les colonies vont être reprises plus tard.

Quatrième rêve : directement induit par les bourses et l'internat, c'est le rêve (de rentrée à l'hôpital) où on force une enfant à manger. Ce qui s'était passé c'est que nous avions repris le travail à l'hôpital mais seulement le personnel, les enfants étant encore en vacances, et on avait plusieurs réunions pour faire le programme de l'année et on avait décidé de prendre notre repas ensemble à la salle à manger des enfants pour gagner du temps. C'est l'internat qui fonctionne. En juillet j'avais été en congé maladie, la moitié des gens ne savait pas que j'étais enceinte. À midi, j'étais à table avec 4, 5 collègues et l'une d'elles (appelons-la Judith) me dit : « Alors, Robert et vous, vous préférez une fille ou un garçon ? » Tous les autres s'étranglent à côté, car presque personne ne me savais enceinte, et le Robert en question, médecin à l'hôpital, n'était pas du tout un père supposé possible, personne ne savait qu'on couchait ensemble, enfin ça a fait floc au milieu du repas. Moi j'ai eu un nœud à l'estomac, je n'ai plus pu rien avaler, j'ai annoncé la grossesse comme ça à tout le monde.

Dans le rêve, c'est Mlle Dupont qu'on force à manger. C'est la deuxième fille de Mr. et Mme Dupont, des voisins que j'avais complètement oubliés. C'est une fille qui est née très tardivement, elle a une grande sœur qui est un petit peu plus âgée que moi, et tout le monde attendait un garçon, le père, la mère, le village, la grande sœur, tout le monde attendait un garçon qui devait s'appeler Pierre et là-dessus est arrivée une fille qu'on a appelée Pierrette. C'est elle qui dans le rêve est martyrisée par l'institutrice. Une autre chose que j'ai oublié de vous raconter, c'est que quand j'ai dit au repas aux collègues de travail : et bien oui, je suis enceinte ! une des réflexions que l'on m'a faite c'est : Oh ! comment ! tu es enceinte de quatre mois, mais tu n'es pas grosse ! Reprends donc à manger ! Et l'on m'a repassé le plat et cela est revenu dans le rêve sous forme de : on maltraite les enfants, on les force à manger.

Les Dupont sont des voisins qui étaient agriculteurs et qui eux dans la crise d'après-guerre, des années 55-60, lors de l'exode rural, se sont bien débrouillés. Le monsieur est devenu transporteur grossiste. Il a continué à cultiver un peu sa terre et le soir il allait ramasser les légumes et les fruits et il partait les vendre aux Halles le matin. C'est-à-dire qu'il n'a pas quitté son milieu contrairement à d'autres.

Je pense que l'image du transporteur grossiste est une équivalence de l'internat, c'est-à-dire une manière de sortir du milieu rural. Moi je m'en vais en internat, lui devient transporteur grossiste. C'est en même temps une image de la maternité. Donc à la question : comment on fait les enfants, on voit qu'il y a toute une série de possibilités : on les fait en faisant des cerises à l'eau-de-vie, on les fait en entrant en internat, on les fait en devenant transporteur grossiste. Après cela va référer complètement à autre chose.

Et puis nous enfants on avait à voir avec ce monsieur transporteur grossiste une fois par an au mois de mai pour la fête des mères. C'était une fête très importante, il fallait faire un beau cadeau et c'est par lui qu'on avait de l'argent. On allait cueillir des bouquets de fleurs ou des cerises, il nous les vendait au marché, il nous ramenait l'argent et l'on se faisait ainsi un gros pécule pour la fête des mères.

Des choses comme devenir transporteur grossiste au lieu d'être paysan ou entrer en internat ont à voir avec la même instance – ici économique : la crise des campagnes.

Cinquième rêve : c'est le rêve des barques, un rêve tout argenté (l'argent !). Beaucoup d'éléments inducteurs pour une toute petite image qui reste.

- Dans la revue *Elle* que j'avais feuilletée, il y avait un procédé de décoration à partir d'algues marines qui donnait comme conseil : conservez les algues dans un sac en plastique avec de l'eau de mer.

- Je lisais un livre de Fourdaïne qui disait que les nominations de la folie pouvaient se faire sur un tout autre registre que le registre médical.

- J'avais lu dans *Le monde des livres* un commentaire sur le dernier livre de Régis Debray.

- Et puis j'avais reçu une lettre d'un copain Marcello de Barcelone, un catalan qui m'informait d'un congrès de psychothérapie institutionnelle à Barcelone dans 3 à 4 mois et me demandait de venir. En fait toutes ces inductions fonctionnent autour de cette lettre parce que je pensais de toutes façons ne pas pouvoir aller à Barcelone dans quelques mois, car je serais alors trop prête à accoucher. Je pense écrire à Marcello en lui faisant part de ma grossesse. Faire part. Ce copain a à voir avec plein de choses : travailler avec T. (psychothérapie institutionnelle). Congrès de Barcelone. Voyages antérieurs et quinze jours après un précédent voyage la famille de ce garçon vient à Paris pour le salon du prêt à porter. Une dizaine de catalans débarquent à la maison pour manger, dormir, aller voir ce salon (ils travaillent dans la couture) et, entre autres, on va voir avec eux avant qu'ils ne repartent le film : *Aguirre ou la colère de Dieu*. Le rêve reprend complètement les dernières images du film. Et j'avais lu dans une critique de cinéma que c'était un

symbole de folie. Quand la famille catalane part de Paris pour regagner Barcelone, ils me fauchent tous mes numéros de *Elle* pour leur atelier de couture, je leur donne pour mon copain plusieurs livres de Foucault, les Cahiers pour la Folie, les papiers du Réseau, enfin ils repartent avec tout cela dans leur voiture, plus une bouteille d'eau-de-vie. J'avais raconté au copain que mon père avait le privilège de bouilleur de cru et que ça s'éteindrait à sa mort.

Autre chose aussi : lors de mon premier séjour à Barcelone (cela fait suite aux images de la maternité) un jour dans un restaurant, Marcello me fait goûter de petites anguilles du coin, transparentes et très argentées une fois cuites. Je lui dis : qu'est-ce que c'est que ça, Et le copain qui avait déjà bien bu me répond : tu as déjà vu des spermatozoïdes, c'est pareil ! C'est donc en rapport avec : comment on fait les enfants. Aguirre a à voir avec l'empire colonial, donc avec les colonies précédentes et avec un rêve qui n'est pas dans cette série-là, mais j'étais avec Félix à Barcelone au congrès de psychothérapie institutionnelle au bord de la mer dans mon rêve en train de bavarder et au cours de la conversation je m'aperçois que j'ai connu ses enfants en colonie de vacances. Je pense que les colonies aussi ont à voir avec ça.

Sixième rêve : c'est le rêve de la bagarre à l'hôpital. Inductions : J'avais entendu la veille au cours d'un jeu télévisé une question sur les massacres de la Saint Barthélémy. Et j'avais à l'hôpital un conflit avec un instituteur à propos de ce Barthélémy qu'il voulait faire entrer dans notre atelier d'imprimerie. Moi je ne voulais pas que cet enfant y vienne. Je ne pouvais pas le supporter. On avait aussi un conflit à propos du contenu et de la nomination de cet atelier que je voulais appeler : technique de reproduction et lui atelier impression. Donc on a Barthélémy et son entrée ou non à l'atelier technique de reproduction qui fait suite, à mon avis, aux spermatozoïdes, au transporteur grossiste, etc.

Autre chose qui m'arrive dans la journée, c'est la scène du faire part que j'attribue dans le rêve à une directrice qui avait quitté l'établissement et qui a eu lieu en réalité avec un médecin de l'établissement à qui je dis à une sortie de synthèse : Tu es au courant ? - Oui. Quant à ce médecin il y a beaucoup de choses à en dire. J'avais fait avec lui, un ou deux ans auparavant, un groupe de parents qui avait été une chose très compliquée dans l'institution parce que moi j'y étais comme éducatrice et les éducatrices n'avaient pas le droit de voir les parents. C'était réservé aux médecins et aux assistantes sociales. Alors ça avait été le moment où notre bagarre sur la division du travail en psychiatrie avait achoppé au niveau de l'administration. Beaucoup de choses avaient été tolérées avant, et quand on a voulu faire ce groupe de parents, plus possible, blocage, convocations au bureau du directeur, etc. J'ai fini par faire ce groupe de parents avec ce médecin qui se nomme Jean-Claude à condition que ce soit lui le responsable, à condition que ce soit sur mes temps libres. Bon. J'avais accepté un certain nombre de choses comme cela. Mais ce groupe de parents, c'était déjà une technique de reproduction parce que je voulais reprendre une chose que j'avais déjà fait autrefois dans un autre établissement et qui m'avait beaucoup intéressée avec les parents.

Ce médecin Jean-Claude était toujours habillé en noir, systématiquement comme l'instituteur de Barthélémy. Ce sont deux personnes qui étaient en pantalons et pulls noirs 365 jours par an. Et il était en plus (c'est un élément qui va revenir dans le rêve suivant) petit-fils d'un de nos anciens présidents de la République. Un jour, je l'avais rencontré en dehors du travail à l'enterrement de Pierre Overney. Comme d'habitude je ne savais pas où me mettre dans le cortège, j'étais avec quelques copains, on est rentrés dans les rangs des anars. Tout à coup on me tape sur l'épaule et c'était lui qui était derrière. Moi je n'avais aucune idée sur ses appartenances politiques.

Je pense que le noir fonctionne là aussi.

Enfin l'éducateur, appelons le Constant cela lui va bien, qui intervient dans la bagarre en disant : Ne pleurez pas ! est un éducateur qui venait de perdre son père, donc quelqu'un qui était en deuil, c'était un pied noir. C'était quelqu'un que je n'aimais pas beaucoup dans mon travail mais il était

un allié intéressant. Avec lui à l'hôpital j'ai fait un journal et j'ai pu mettre un peu d'argent en circulation au niveau d'une caisse pour enfants. Quelques jours avant le rêve, je surveillais une récréation avec lui et il me dit : « tu sais je vais me présenter aux élections. » Je lui réponds : « Ah bon ! sur quelle liste ? » - « le C.E.R.E.S. » J'ai failli m'évanouir, ayant toujours pensé que c'était un type d'extrême droite, qui avait un frère C.R.S. en plus ! et j'étais complètement malade qu'il y ait des gens comme ça au C.E.R.E.S. Donc il m'annonce qu'il va devenir conseiller municipal. Et le rêve suivant, c'est la conversation : se faire élire maire.

Dernier rêve : Là je vais vous parler d'une chose que j'ai complètement négligée dans les rêves précédents : l'espace. La scène de ce rêve se passe dans une petite rue devant un pavillon où habitait une dame que je connaissais vaguement et qui était nourrice de la D.D.A.S.S. et un jour un gamin a traversé la rue et est allé jouer sur un tas de bois qui s'est écroulé sur lui : il est mort tué par les bûches. Et ça a été un grand enterrement (délégation d'école, etc.). Donc on retombe sur un enterrement et une mère d'élection (nourrice).

On était à quelques semaines des municipales et j'avais entendu à la radio, rapportés par un journaliste, des propos de François Mitterrand et je m'étais dit : mais il se trompe complètement ! Il n'y a que Marchais qui ait pu dire ça ! En fait c'était Mitterrand qui tenait des discours très communisants. Donc j'ai attribué au journaliste un lapsus qu'il n'a pas fait sur Marchais-Mitterrand et l'union de la gauche. À propos, le discours portait sur l'importance des collectivités locales.

À travers tout ce décorticage que je vous ai imposé, j'espère que l'on a touché, cerné, que l'on a une première perception de ce que j'avais appelé *la dimension politique* du rêve, dont je pourrai dégager *deux axes* :

1/ Les outils, les machines, les formations de l'inconscient prennent des *options* sur les événements, les couleurs, les sons, les perceptions, les situations, les personnages. Et l'on peut émettre l'hypothèse d'un *chantier de l'inconscient*, d'un *état des travaux*. Actualité inconsciente. Voire même mots d'ordre. Le rêve lui-même n'étant qu'une modalité de ce travail-là, une modalité toute particulière de ce processus, une singularité qui opérerait :

- le rêve, par *changement de régime*

- les inductions, par *greffes* de morceaux pris dans la réalité et *sélecteurs*.

- et ce que d'habitude on appelle *associations* et que moi je préfère appeler des *effets* (parce que ce n'est pas uniquement au niveau verbal) du rêve, procédant par *relais*, c'est-à-dire par *distance et propulsion*. On verra dans le travail de Gisèle que la distance y est extrêmement grande, alors que dans le mien ce sont des petites choses qui se touchent. Des relais donc qui fonctionneraient pour combler une distance entre rêve – inductions – et les choses à venir.

Si je propose ainsi d'autres termes, c'est que l'on pourrait peut-être sortir du débat ancestral de savoir si le rêve continue le travail de la veille ou s'il s'en détourne. Je pense que l'on peut répondre oui aux deux propositions et qu'il faut prendre cela par un autre bout.

2/ Deuxième axe pour affirmer que le rêve est politique. C'est que ses composantes ne sont pas exclusivement référables au sujet rêveur. Dans ce que j'ai fait là, j'ai beaucoup référé à moi. Mais on va voir comment on pourra dégager d'autres côtés. Il faut que toutes ces composantes (les récits des rêves, les inductions et le suivi) puissent être référées à leurs conditions d'émergence et à leurs conditions d'existence et pas uniquement au niveau de la personne, de l'individu qui a rêvé.

Je pense à un rêve de Freud qu'il rapporte dans *l'Interprétation des rêves* qui est induit par un livre de botanique qu'il voit chez un libraire. On peut dire : Freud a à voir avec les plantes. C'était

un livre sur les cyclamens qui étaient la fleur préférée de sa femme. Il avait rencontré la femme d'un collègue à qui il avait dit : vous avez une mine florissante, madame. On peut dire tout cela, on peut complètement référer son rêve à ses données personnelles et individuelles.

- Mais on peut dire aussi qu'il faut que Gutenterg soit passé par là, que l'imprimerie existe, qu'il y ait eu un éditeur intéressé, un auteur, des circuits de distribution, des lecteurs potentiels. Ainsi moi, dans mon rêve de l'institutrice qui force à manger encore faudrait-il que l'Éducation Nationale existe, que Jules Ferry soit passé par là, les lois sur la scolarité, les bourses d'études, etc. Et l'on peut tout prendre comme ça.

On peut donc penser négliger assez sérieusement les replis habituels sur le sujet, sur l'individuel, sur les structures personnelles pour privilégier un vecteur d'ouverture systématique à des ensembles plus larges, plus denses, plus abstraits.

En pratiquant comme j'ai pratiqué avec vous, je suis tombée sur des *strates réfractaires* au sens, des temps où l'interprétation faisait figure de dérisoire, où la signification s'avérait tourner à vide. Un moment donné, c'est signifiant. Puis à un autre moment, il y a une espèce de mur où ce n'est plus par ce bout là qu'on peut le prendre.

Ces ensembles complexes, ces lignées que j'ai plus ou moins bien fléchées sont comme des plaques d'embrayage où l'extérieur, le contexte vient buter, vient se greffer, vient relayer, vient *s'effectuer* et c'est cela que je vais évoquer par la notion de *seuils d'effectuation* ou *seuils de pertinence*.

Pour conclure ce premier point (cf. schéma I) on pourrait dire que l'on peut nommer politiques les strates réfractaires qui vont référer aux conditions d'émergence d'un donné (donné du rêve, des inductions ou du suivi), qu'on peut nommer politique l'espace qui est balayé ou qui est embrassé par ce chantier de l'inconscient, par ces actualités inconscientes, par ces préoccupations. Si on schématise à partir d'un récit de rêve quelconque, ce rêve a des inductions. C'est là où je voulais parler du temps dans le rêve parce que les inductions on n'en a connaissance qu'après. Elles ont eu lieu avant. Donc un rêve et ses inductions et puis on va avoir un certain nombre soit de points soit d'espaces qui vont venir immédiatement au niveau du rêve : les associations, ce que moi j'appelle le suivi ou les effets. Et moi j'appelle politique le champ qui est embrassé là à partir du moment où ça prend un tout petit peu sens.

Le premier axe que j'ai appelé politique, je dis : ça il faut que ça existe. Il faut qu'il y ait l'Éducation Nationale, Gutenterg et l'imprimerie pour que ces rêves soient possibles.

C'est déjà un état économique, idéologique et politique de la société qui doit exister pour que les éléments du rêve soient possibles. Je ne sais pas si le donné/donnant dont Félix a parlé la dernière fois a à voir avec cela. Peut-être.

Deuxième axe Politique : le terrain conquis, l'espace conquis par l'enchaînement inductions, rêve, effets qui vont autour et surtout les propulsions qui vont se faire dans les rêves suivants.

Ce que j'ai essayé de démontrer, c'est que soit les inductions directement, soit des images du rêve, soit des associations vont entrer en jeu pour sélectionner les inductions suivantes.

Dans le champ signifiant à un moment donné on rencontre une strate réfractaire, à un moment donné ça ne passe plus. On va voir comment elle va bouger, pas bouger, comment le passage peut se faire.

Je vais essayer de définir la ligne des seuils d'effectuation en quatre points :

- D'abord par la négative : on peut appeler seuil d'effectuation ce qui met fin au sens, le moment où en toute bonne foi ça ne peut plus signifier ou ce serait de l'abus de pouvoir. Et c'est à différencier de ce que la psychanalyse appelle les résistances auxquelles c'est souvent amalgamé. C'est la fin des déplacements, des substitutions, des métaphores, des métonymies. On fabriquerait en insistant – et la psychanalyse en général insiste – du sens inutilisable, une espèce de sur-plus qui pollue tout. Ce serait de l'exploitation frauduleuse, voire du colonialisme.

- Les seuils d'effectuation jouent indifféremment sur les trois rouages (inductions, rêve, suivi) d'une manière complètement ; indifférenciée. Je dirai même plus : ils les indifférencie. Alors que dans la première partie de cet exposé j'avais dit : il y a des inductions, il y a un rêve, il y a des effets, même si c'est beaucoup plus perméable, beaucoup plus interpénétré, polyvalent qu'on ne le pense d'habitude, j'ai dit il y a trois temps, trois composantes avec des particularismes plus ou moins accentués, les seuils de pertinence ou d'effectuation ne tiennent absolument pas compte de ça, c'est indifférencié. Le rêve n'a plus aucune spécificité à ce moment-là. La première partie de mon exposé exaspérait les différences, permettait d'isoler le rêve non plus en tant qu'expérience où on se réveille en disant « j'ai rêvé » mais en tant que passage, épreuve d'un autre régime, d'un autre état, transmutation avec ses effets de rupture, composantes de passage, résultantes. Je ne parlerai plus du tout maintenant du rêve comme un événement. L'indifférenciation est complète.

- Contrairement au sens dont on a bien du mal à enrayer les glissades et les engrenages une fois qu'on est parti dedans, les effets du rêve ont eux une limite précise, une positivité. Cette limite est mobile, elle peut se déplacer dans un sens ou dans un autre.

À un moment donné, les effets du rêve vont stagner sur une ligne, vont cumuler, vont s'affaïsser, vont composer cette ligne et c'est cela que j'appelle seuil d'effectuation. Cela introduit une troisième dimension, un volume.

Le premier point est linéaire (inductions, rêve, suivi), et là on arrive à conquérir un plan à travers le sens. Avec ces seuils d'effectuation, on y gagne un plan : sorte de coupure disant : le sens n'ira pas plus loin, ou alors il faut des conditions pour passer.

Zone de rencontres, partage, échanges, transformation avec le contexte, l'histoire et avec du hors individu, du hors sujet qui va entrer en relation avec le rêveur, avec des éléments, des sélecteurs qui vont faire la percée.

Pour la deuxième fois, on approche, on touche, on cerne cette intuition initiale que le rêve est politique, que le seuil d'effectuation est la forme, l'incarnation, les circonstances selon lesquelles une extériorité (le hors sujet) va s'imposer au sujet, va s'opposer à lui, va le composer.

Comment, à travers quoi va se faire le passage ? Comment vont se faire les traversées, les échappées par lesquelles l'individuel va accéder au collectif, va participer à l'histoire se conjuguer à un contexte ?

Le caractère de mobilité de ce seuil a une double origine :

- À force de travailler les effets du sens, les interprétations sauvages vont faire bouger cette ligne, la repousser par exemple ou inversement vont faire un effet de blocage.

- Mais cela peut aussi se faire par des modifications des données extérieures, qu'il s'agisse de micro-politique ou de macro-politique, qui vont bousculer, déranger, modifier les territoires, les sélecteurs, les thèmes d'actualité. Une image, une impression, un personnage, un scénario qui sert à quelque chose à un moment donné, le lendemain ou trois mois après ne va plus servir à rien ou il va servir à autre chose. Il va encombrer, il va être repris pour un usage plus intensif, plus extensif, pour un usage rénové ou pervers.

Le rêve peut aussi devenir tardivement pertinent ou il peut avoir une efficacité foudroyante mais éphémère.

- À l'opposé du sens qui comme son nom l'indique n'est vectorisé que d'un seul côté, le seuil d'efficacité est vectorisé des deux côtés. C'est un élément paradoxal qui travaille avec deux sens à la fois. C'est un élément dissociatif et non plus du tout associatif. Un élément placentaire. Comme on pourrait dire que le placenta est l'élément qui fabrique d'un côté de la mère, de l'autre côté de l'enfant, le seuil d'efficacité travaille en poussant des deux côtés, en différenciant au maximum.

C'est donc ce travail de poussée (que l'on a bien vu sur les rêves que j'ai exposés) qui fait la mobilité des seuils quand cèdent des résistances personnelles (en analyse, par exemple). Mais il bouge aussi quand à l'extérieur se passent des choses. Reprendre avec les outils de Félix ce qui s'est passé en 68. À ce moment-là les données extérieures ont complètement fait bouger les possibles individuels, qu'ils soient oniriques ou quotidiens.

Donc ce seuil peut bouger par rapport à des éléments individuels : on déménage, on se marie, on prend un métier, on se casse la jambe, on interprète un rêve... Mais cela peut aussi bouger par rapport à des données extérieures. Des pans vont s'effondrer, s'élaborer ou glisser : les conditions de travail, la maladie, l'évolution des techniques. L'écographie dans la maternité est une technique extérieure qui fait complètement bouger ça.

Donc, la définition principale du seuil d'effectuation, c'est le paradoxe.

Les sélecteurs qui vont aider à faire le passage de ce seuil et le faire éventuellement bouger, fonctionnent comme des moyens d'accès privilégiés, comme des percées, comme des passerelles, comme des échappées, comme des mots de passe peut-être, vers du plus systématique, du plus abstrait, vers du plus politique, vers des concepts. Gisèle disait : c'est les univers de Félix. Moi je ne sais pas. Donc cela fonctionne en captant des morceaux de réalité, en les incorporant, en les greffant.

Gisèle Donnard

« Le travail du rêve n'est jamais créateur. Il n'imagine rien qui lui soit propre qu'il ne juge, qu'il ne conclue pas. Son action consiste à condenser, déplacer et remanier en vue d'une représentation sensorielle tous les matériaux du rêve. Il s'y ajoute en dernier lieu le travail accessoire d'ordonnance que nous venons d'indiquer. »

Sigmund Freud

Malgré Freud nous avons pensé parler de rêves créateurs tout en étant quand même obligé de dire que l'on n'avait pas d'autres critères pour les définir que l'impression qu'on a en se réveillant. L'impression qu'il s'est passé quelque chose, que quelque chose a changé, qu'on a compris quelque chose, découvert quelque chose et que souvent c'est quand même un certain nombre de rêves que l'on garde dans la tête la plus grande partie de sa vie et auxquels finalement on fait référence comme ça, même si comme disait Marie-Odile, à des périodes différentes on y voit surgir d'autres possibilités d'effectuation. Et aussi on ne peut pas affirmer comme ça que l'on ait découvert des effets probants ou immédiats. Ce n'est pas racontable comme cela : après avoir fait tel rêve, tiens ! je suis devenue ci, ou je suis devenue ça. Ce n'est pas comme cela que ça se passe. Plus que d'autres, pour moi, ces rêves semblaient opérer à la manière plutôt d'une peinture, d'une musique ou d'un film, en particulier par la rapidité, par l'immédiateté des connexions percutantes. On a l'impression que des composantes circulent tout à coup différemment, provoquent des connexions qui ne s'étaient pas faites avant, introduisent un ou des désordres, des entrechocs, des ruptures et qu'il y a apparition d'inattendu, et d'un inattendu qui laisse trace.

Et c'est ce laisse trace qui fait dire au réveil qu'on a vraiment l'impression qu'il s'est passé quelque chose. On pourrait dire aussi qu'il semble que ces rêves portent en eux une force de déplacement qu'on a connecté tout de suite à ce qu'on a appelé le politique dont on avait cerné (je crois que c'est assez net dans les deux exemples que j'ai choisis) que les composantes historiques y ont un rôle extrêmement important. Et des rêves ne sont pas possibles en dehors d'un certain

contexte historique, politique. À ce sujet nous avons pensé au rôle que, inversement, les rêves avaient dans l'histoire. Là on essaye de voir surtout l'impact des composantes extérieures sur le rêve mais on peut penser aussi à l'inverse, c'est-à-dire au rôle qu'avaient les rêves dans l'histoire, en particulier au niveau de la prise de décision (par exemple, le rêve de Constantin).

J'ai choisi deux rêves qui ont été faits à plusieurs années d'intervalle et qui, malgré tout, entrent complètement en résonance parce que c'est très évident : par exemple, quand je me suis réveillée du second rêve, immédiatement c'est le premier qui m'est revenu en tête.

Premier rêve : le rêve de la machinerie fasciste-machiste.

Je fais une promenade avec une amie très proche dans un ensemble d'immeubles et de jardins et notre promenade n'est pas sans but, on cherche à traverser les immeubles, donc on passe dans les jardins, on franchit différents appartements, et on cherche à parvenir sur le devant de l'immeuble. Mais ce qui est très curieux, c'est que chaque fois que l'on progresse, en faisant d'ailleurs toutes sortes de circonvolutions assez compliquées, on n'arrive pas à trouver un appartement vide. On ne trouve que des appartements où déjà les hommes sont installés. Et on n'arrive pas à trouver sur la façade un espace libre pour nous. Voilà le premier tableau du rêve.

Le rêve se poursuit et à ce moment-là je me trouve dans une sorte de salle de classe ou de réunion, pas très éclairée, ou on pourrait plutôt dire que l'on a du mal à voir clair. Et dans cette salle, je me trouve face à des adolescents, ou des jeunes gens, ou des élèves, ou des participants à une réunion (ce n'est pas très clair). En tous cas, ce sont tous des hommes et ils sont extrêmement agressifs, désagréables, très blessants, je me sens complètement agressée.

Et puis tout à coup ces mêmes personnes sont dehors, devant la façade de la salle, en train de faire une espèce de manifestation. Ils ont des drapeaux et sur ces drapeaux il y a une croix gammée. Alors je suis très rassurée, je me dis c'est très clair, finalement c'étaient des fascistes.

Troisième tableau du rêve : Le décor change complètement. Les couleurs sont assez lumineuses. C'est une sorte de pont. Ciel très bleu. Et sur ce pont, il y a un gigantesque échafaudage métallique avec des parties qui tournent et qui avancent. Cela pourrait ressembler à un énorme tourniquet de métro, cette espèce de machine infernale qu'ils ont mis là pour que les gens ne puissent pas passer sans payer.

Alors je me trouve prise dans ce mécanisme. Je suis enserrée dans des espèces de machins de tourniquet qui me forcent complètement. Je suis obligée d'avancer sous peine d'être broyée. Mon corps est complètement tordu dans ce mécanisme. Je suis courbée, enserrée, tordue, etc. C'est un supplice absolument épouvantable que d'avancer et en même temps je ne peux pas ne pas avancer sinon je vais être broyée. Je ne peux ni m'arrêter ni supporter l'idée de continuer. Et à ce moment-là s'inscrit une espèce de phrase dans ma tête, une phrase très claire : c'est cela le fascisme.

Immédiatement après ressurgit cette amie qui se promenait avec moi au début du rêve. Elle revient et elle est à côté de moi. Et elle me dit : il faut casser tout ça. Je lui dis : ce n'est pas possible, j'ai essayé, je n'y arrive pas. Et elle me répond très assurée : mais si c'est possible, c'est dans les coins que ça casse.

Alors j'ai une espèce de confiance soudaine qui surgit. Effectivement je suis entourée d'échafaudages métalliques autour de moi. Je repère scrupuleusement un angle. Je prends les deux montants et, miracle, ça casse absolument comme du verre, et à partir de ce moment-là je continue et des pans entiers de l'échafaudage s'écroulent complètement. Des pans entiers chavirent avec une jouissance absolument extraordinaire.

Et une dernière phrase me traverse la tête avant que je me réveille, c'est : il ne faut quand même pas que ça tombe sur les enfants.

J'ai essayé de voir un peu comment ça fonctionnait à travers ce rêve. Bien évidemment je n'ai fait aucune interprétation psychanalytique.

Au début, ça me paraît une histoire assez simple, mais pas si simple que ça quand même, pas anodine : deux femmes, malgré beaucoup de circonvolutions, et beaucoup de bonne volonté n'arrivent pas à trouver un cheminement sur la façade de ces immeubles, à trouver un espace qui ne soit pas déjà occupé par des hommes. C'est une vision d'un parcours compliqué, tordu. Cela peut plus ou moins dessiner un univers féministe, d'autant plus que cette femme était une amie très proche qui était dans le même groupe M.L.F. que moi.

Alors tout à coup s'accroche la composante fasciste, au milieu du deuxième tableau, au moment où se dévoile en quelque sorte l'agressivité des hommes que j'avais en face de moi. Cette composante fasciste me paraît extrêmement importante, elle me paraît surtout extrêmement peuplée – à la fois de personnages, de formes, de couleurs, drapeaux, croix gammée, la fameuse machinerie infernale et les phrases écrites noir sur blanc.

Je me suis demandé comment les choses étaient arrivées à s'accrocher pour fonctionner, pour arriver à produire une rupture qui me semblait ouvrir des choses à la fin. Alors comment ça s'accroche, qu'est-ce qui fait fonctionner ces composantes et qui a mis en circulation ces mots, ces formes, ces personnages, qu'est-ce qui a amené cette connexion jusqu'à rupture ?

Il m'a semblé que ce pourrait être : corps ou espace tordu. Un corps, un espace féminin tordu, une torsion, une contrainte, une déformation insupportable. Il me semblait que c'était cela qui faisait fonctionner le rêve en s'accrochant aux deux grandes composantes que je trouvais. Et c'est quelque chose qui me faisait immédiatement penser par exemple aux pieds bandés des chinoises ou aux femmes des tableaux de Léonor Eini. Et cela me rappelait aussi une phrase qui m'était restée dans la tête d'un ouvrage féministe américain : « dans la vie les femmes sont toujours obligées de se présenter de biais, elles ne peuvent pas vivre de face. »

Donc en fait il me semblait que le mot fascisme se greffait, s'accrochait à cette espèce d'image d'espace, de corps tordu, ça circulait comme ça. Et cela finissait par faire apparaître la scène de l'échafaudage, engrenage monstrueux, et à son tour cette connexion faisait apparaître la rupture. La phrase un peu magique, avec l'extraordinaire surprise que c'est opérant, que ça marche « c'est dans les coins que ça casse » fait à la fois une rupture et un déplacement parce que ça ne se rompt pas comme cela d'emblée, il faut trouver le truc.

J'avais l'impression d'un jeu dans l'espace entre les coins, les façades, l'être de face, l'être de biais et que ce jeu arrivait à faire exploser tout ça.

Il y avait aussi une phrase d'Artaud « une chose peut être opérante à condition qu'elle opère de biais ».

Une autre composante extérieure : quand j'avais été aux États-Unis, cette histoire de biais, de face, je l'avais reprise aussi. J'avais l'impression que dans certains lieux, grâce aux mouvements de femmes, il y avait des possibilités qui n'existaient pas ailleurs, en Europe, de vivre de face.

Pour que ce rêve ait eu lieu, il faut que le fascisme ait existé, qu'il ait une certaine réalité pour chacun, chacune d'entre nous, il faut que les mouvements de femmes aient existé. Cela permet aussi à ce rêve de dégager cette énergie de rupture, d'idée d'un possible à la fin.

Deuxième rêve : le rêve de la sorcière japonaise.

Ce sont toujours des scènes assez collectives. Au début, une assemblée assez indéfinissable se tient dans une très grande salle. Il y a beaucoup de monde. Au centre de la salle il y a un combat : deux hommes s'affrontent. L'un est très caricatural, il ressemble à un personnage de mauvais film de karaté, il est extrêmement menaçant et il a le visage éclairé par les sunlights. L'autre se bat en tenant par la main un enfant qui est un petit garçon. Et le combat consiste en fait à ce que le premier essaye de faire tourner le second très vite et lui faire lâcher prise pour le jeter par terre.

Dans ce rêve je n'ai pas une existence individuelle très claire : à la fois je vois le combat et à un

certain moment je suis aussi ce personnage qui se bat avec l'enfant à la main, pour la simple raison que je me souviens de sentir la main de l'enfant dans la mienne.

Et puis l'enfant devient une petite fille avec un visage aux joues très larges, des pommettes translucides et roses et la petite fille se met à parler et alors le personnage de karaté est très irrité et il répond sur un ton encore plus menaçant.

Dans la salle une femme se dresse. Une femme qui a commencé à se maquiller avec des couleurs vives, beaucoup de rose, beaucoup de vert et elle parle, elle dit qu'elle n'est pas d'accord. Je ne me souviens absolument pas des phrases et puis je crois même qu'on ne les distingue pas très bien. Et à ce moment-là le personnage de karaté fait une réponse extrêmement menaçante, écrasante et définitive. Une tension extrême règne sur toute la salle.

Et tout à coup l'obscurité se répand avec une telle soudaineté qu'elle dissout toute menace. Il est évident que le personnage de karaté a perdu la partie.

Alors avec une intensité extraordinaire un son absolument suraigu s'élève. Dans un éclair surgit un visage très grand, un visage de sorcière japonaise, puis la voix devient très grave et l'intensité est telle que cela provoque le réveil.

Dès le réveil j'avais pensé au rêve précédent... En fait ce deuxième rêve commence par un affrontement classique, une logique de combat très binaire. On se bat, il y aura un vainqueur et un vaincu. Et il semble bien que ce soit ce personnage de film de karaté qui impose en quelque sorte cette logique par la force, par les menaces qu'il profère. Est-ce aussi la logique des sunlights, ça je ne sais pas très bien.

Ce qui m'a paru important, c'est que dans ce combat, l'autre camp se mettait tout d'un coup à proliférer, à se multiplier, et finalement commençait à échapper un peu à cette logique binaire. Il y a un homme et un enfant et non pas une seule personne. Cet homme peut aussi devenir une femme parce qu'à un moment j'ai l'impression que c'est moi qui me bats. Le petit garçon devient une petite fille. Et interviennent dans cet affrontement les couleurs, les maquillages, mais aussi la nuit et puis les voix, et puis les sons et finalement la sorcière. Cette prolifération arrive à produire le déplacement. Comment cela s'accroche-t-il ? Il me semble que dans ce rêve il y a aussi une composante qui est accrochée au passage et qui fait fonctionner la dynamique des connexions : un Japon qui émerge à chaque instant...

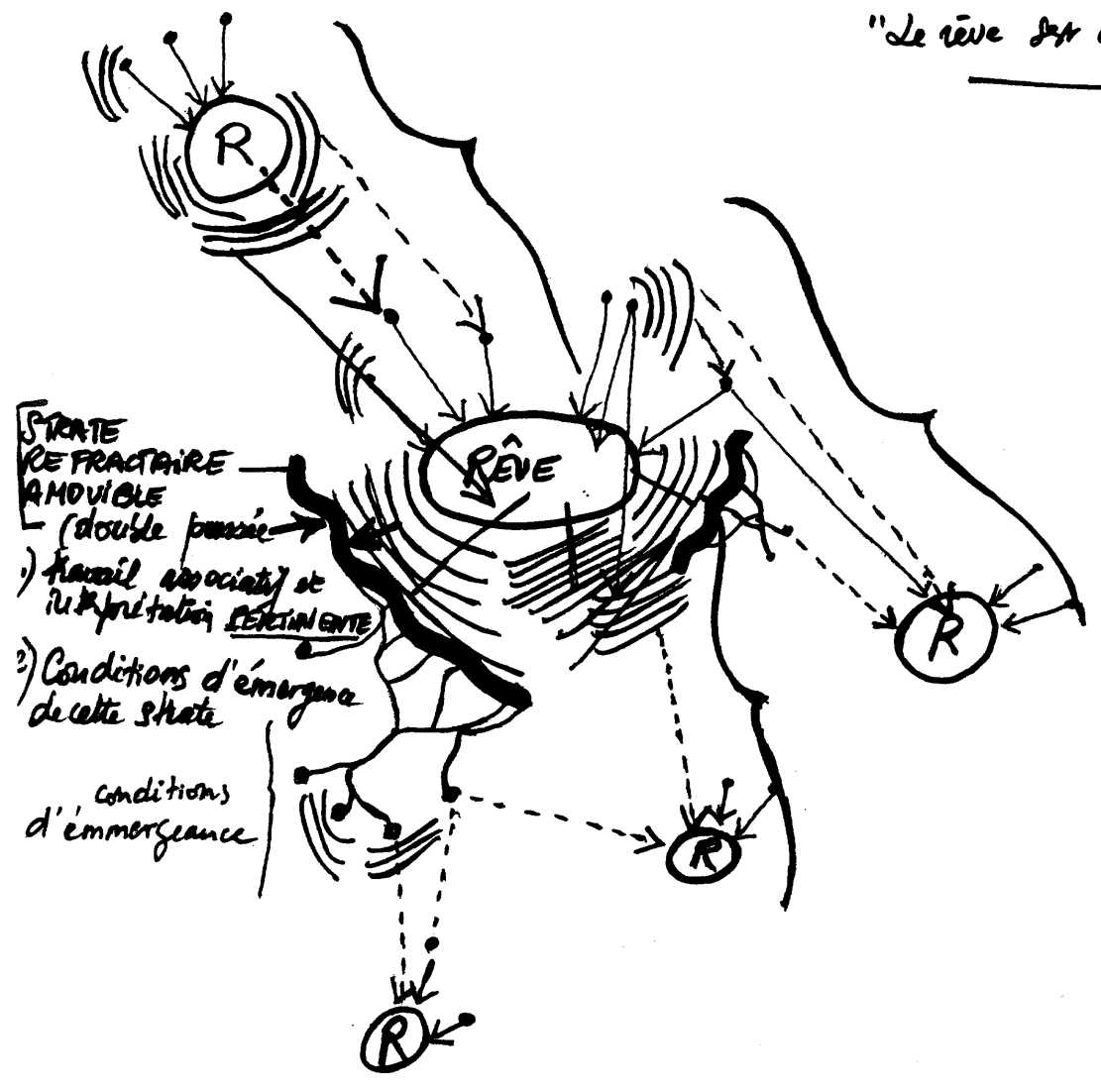
On peut même dire que ce rêve fonctionne comme un jeu de théâtre.

L'on saisit dans ce rêve la charge croissante d'intensité des éléments.

Et là aussi il faut des composantes extérieures pour que le rêve existe : le Japon, sa connaissance, un contexte féministe.

Dans les deux rêves, il y a des jeux d'intensité qui arrivent à faire surgir une intensité nouvelle qui laisse trace. Il y a une composante collective et à chaque fois ouverture sur un possible qui sort d'une logique qui a été figée au début (binarité) et cette ouverture sur un possible ne surgit pas sous la forme d'un discours.

STASIA 1
 "Le rêve se a rêve"



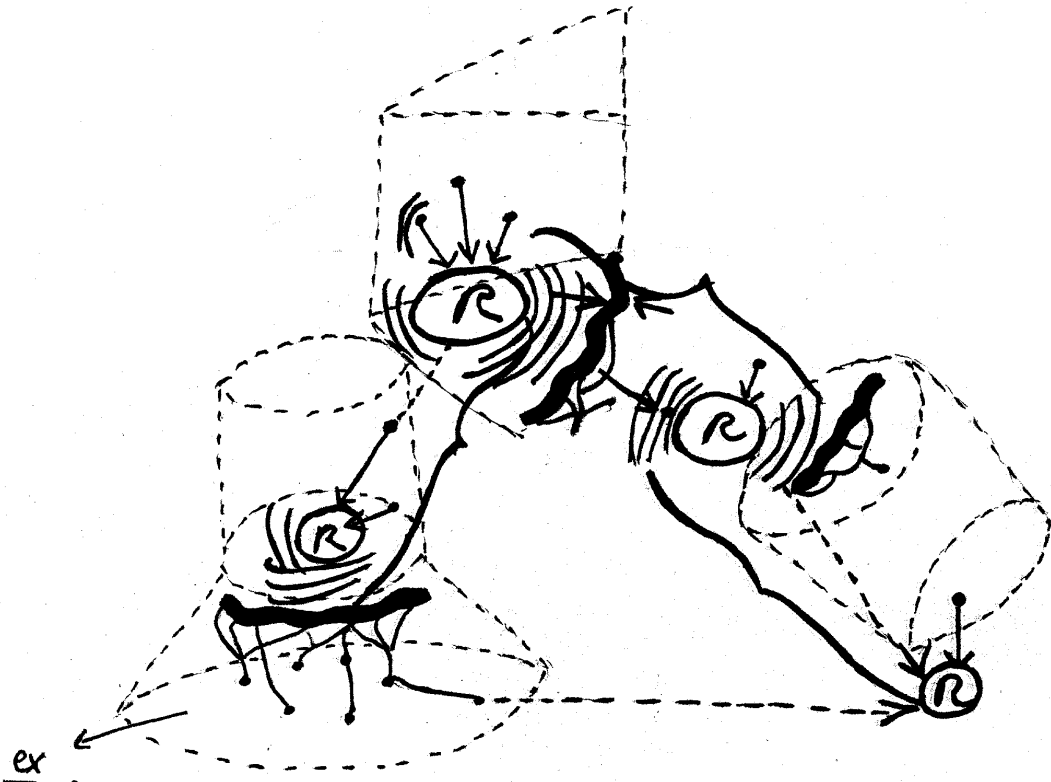
STRATE REFRACTAIRE AMOVIBLE
 - (double poussée)
 1) travail associatif et interprétation PERTINENTE
 2) Conditions d'émergence de cette strate
 conditions d'émergence

= champs politique
 (balaye par l'effraction
 du rêve)
 ou propulsion

Ⓜ = Donne' du REVE
 ↓ = INDUCTION
 ≡ = ASSOCIATION ou "suivi" du rêve

SHEN 2

EFFECTUATION =
3^e dimension SA ARCHITECTURE



ex
des régions spéciales :
(Allocations familiales - S. de
Bourses d'études
Mère célibataire
Vfrie
Dissidents politiques
Colonies
Démocrates etc ---)

Premier rêve

EFFECTUATIONS

